

lin qui, habitué à discerner le beau de ce qui ne l'est pas, aura acquis ce goût dont la lumière nous guide dans toutes les circonstances de la vie. Or, n'avons-nous pas vu que ces qualités de l'homme moral, les lettres les font naître, et que les sciences ne sauraient les produire.

Je pourrais m'arrêter là, tant la démonstration me semble évidente et rigoureuse ; mais je veux la fortifier par un dernier ordre de considérations.

Un résultat constant vous a frappé dans le cours de ces études : c'est l'accord qui, dans des points très-essentiels, existe entre les idées des grands écrivains du paganisme et les idées chrétiennes. Mêmes vues sur la vigilance, sur la justice et l'action incessante de Dieu ; sur la nécessité de fléchir sa colère et d'en obtenir le pardon de nos fautes ; *mêmes* préoccupations de la nature morale de l'homme ; même subordination de la nature physique. Dans les lettres, comme dans le Christianisme, les idées de devoir, de bien et de mal forment le fond de l'enseignement ; et le beau moral est encore plus exalté que le beau intellectuel.

Cet accord est digne de remarque. Il explique comment celui qui est pénétré des lettres antiques est plus préparé à comprendre et à pratiquer le culte et la morale du Christianisme, que celui qui n'a étudié que le cours des astres ou les phénomènes moléculaires des corps

Nous arrivons ainsi par des voies différentes, mais également sûres, aux idées que Mgr. Dupanloup a exprimées avec tant d'éclat dans son discours de réception à l'Académie française ; nous comprenons avec lui « pourquoi, sauf peut-être à la première origine du Christianisme où il importait que tout fût miraculeux et divin, toujours l'Eglise a recherché, aimé, honoré les lettres humaines... Pourquoi ? Dieu lui réservait la gloire de devenir elle-même l'institutrice des nations, d'enseigner la grammaire et la rhétorique, le